

Au travail! Fragments - aphorismes

Guy Perreault

Numéro 94, été 2002

Le travail

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14547ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perreault, G. (2002). Au travail! Fragments - aphorismes. *Moebius*, (94), 129–134.

GUY PERREAULT

Au travail!
Fragments – aphorismes

On oublie trop que celui qui veut régner sur les choses doit inévitablement commencer par régner sur les hommes qui fabriqueront ces choses. Triompher dans les affaires c'est toujours triompher sur les autres, s'enrichir de leur défaite.

Christian Bobin
La merveille et l'obscur

Le ciel s'écaille au-dessus de celui qui entreprend une carrière, penché sur son bureau, en train de penser à son enfance, à la ruelle où il s'est écorché les genoux.

Avant le bureau, il y eut le pupitre, dépositaire de la même absence d'avenir. L'ampoule ou les néons, déposant leur lumière froide sur les fronts soucieux. Cette question aussi bête que celui qui la pose: Que feras-tu quand tu seras grand?

L'enfance se passe de l'avenir comme du présent. Elle se passe même de l'enfance dont elle n'a pas grand-chose à faire finalement. Jouer suffit. Jouer aux adultes, au travail par exemple.

— Que feras-tu quand...

— Entamer une carrière, voyons!

*

J'appartiens à mon chèque de paie, à mon portefeuille, à mes placements, à quelques comptes bancaires auxquels je sacrifie et aux cartes officielles qui me tiennent lieu d'identité; bref, à la plus grande solitude qui soit, son code à barres bien en vue, dans la nuit qu'il fait aux environs de neuf heures chaque jour ouvrable.

*

Ils sont à peine nés, les voilà qui postulent. Le C.V. du désespoir en main, trouver un emploi («une situation») à tout prix leur tient lieu de passion. Comme si le travail valait plus que la vie, plus que l'enfance trop tôt dérobée. De toute façon, ils joueront plus tard (tôt tard), quand la vie sera passée tout près d'eux. Le rendez-vous avec les montagnes, les rivières et le soleil sera manqué, au profit d'un pouvoir qu'ils exerceront ou d'une dépression dont ils seront victimes.

*

Quand un ami m'annonce qu'il s'est trouvé un emploi, le premier réflexe qui me vient est de lui offrir mes condoléances.

*

Il y a très peu de choses que l'on peut faire avec les hommes en dehors du travail.

On peut rire avec eux, quand ils en ont l'intelligence. Ou bien rire sans eux, parce que leur stupidité l'emporte.

*

Grandeurs et misères du quotidien au travail: Chaque heure, ils attendent que la journée passe. Chaque jour, ils attendent que la semaine passe. Et survient, enfin, la fin de semaine, qui ne les attend pas pour passer.

*

Ma montre ne fonctionne plus. Heureusement pour moi, elle s'est arrêtée à neuf heures. Comme ça, je suis certain de ne jamais arriver en retard au bureau.

*

Huit heures, cinq minutes et quelques gouttes de café, un matin, n'importe quel matin. Je me prépare un sandwich pour emporter au travail... Et déjà la journée est perdue. Elle l'était bien avant que je me réveille. Peut-être même bien avant que ce monde n'existe.

*

Perdre un emploi ne devrait provoquer guère plus qu'un léger picotement de l'épiderme, mais représente aujourd'hui le plus haut degré de tragédie, la plus grande solitude. Le décès d'un être cher, voire la chute d'un empire, ne semble rien en comparaison.

*

Se faire offrir un emploi serait la plus grave insulte. Et c'est toujours avec une profonde tristesse que j'apprends qu'on vient de m'octroyer le poste pour lequel par mégarde j'avais postulé.

*

Une semaine de travail: des journées qui s'annulent d'elles-mêmes, comme si elles ne s'étaient jamais écoulées; des heures et leur constante disparition, à laquelle nous joignons notre propre défection, de façon volontaire et comme si nous étions soumis à un irrévocable décret.

*

Le temps le plus précieux que nous ayons est le temps que l'on peut se permettre de perdre.

*

Y a-t-il vraiment une différence entre avoir un emploi ou ne pas en avoir, puisqu'on ne fait, en en perdant un ou en en trouvant un autre, que changer de cellule?

*

Tous les matins: départ pour le travail. Je vais, courant, haletant, embrasser, à pleine bouche, ma mort, féliciter mon absence, serrer ma disparition, me rouler par terre avec elle, m'en souler, jusqu'à ce que les heures nous ensevelissent dans la vie, à côté de laquelle nous passons.

Départs multipliés par mille. Je me quitte; je m'abandonne; je me jette littéralement à la poubelle.

*

Le sérieux consommé avec lequel plusieurs de mes collègues accomplissent leur travail... C'est à crever de rire! On dirait que l'univers dépend de leur sueur. Parfois, il faut que je me morde les lèvres pour ne pas éclater, ou me mettre à pleurer.

*

La vie est pour ceux qui brûlent, et non pour ceux qui s'éteignent. Le tout est de savoir doser la chaleur du feu qui nous étirent, pendant que les autres ne font que regarder le radiateur.

*

Quoi que je fasse, je sais que tout est perdu, que tout est le fait d'une immense perte dans laquelle se tient... toute la lumière.

*

Je ne suis jamais allé très profondément dans aucun champ d'études pour lequel je m'étais cru un intérêt. Par contre, j'ai toujours été très fort dans l'étude des différentes modalités que peut prendre mon égarement, et ce, de neuf heures à cinq heures, du lundi au vendredi inclusivement.

*

Pratiquement chaque jour au travail, je pense aux cent, aux mille vies à côté desquelles je passe, parce que je travaille, parce que je vis la vie que je mène et qu'on ne peut en vivre qu'une à la fois de toute façon.

Et cette vie mienne, le plus souvent consacrée au travail, cette vie-là exactement est, sans conteste, la vie après laquelle je soupirerais si je ne la vivais pas.

*

La vie est si courte... Il faut faire les bons choix! Surtout ne pas se tromper: choisir les bonnes erreurs.

*

Tant de jours dont on ne souhaite que la fin. Avant que ne survienne leur première heure, ils sont déjà comme s'ils n'avaient jamais été. Et quand s'éteint leur dernier instant, c'est comme s'il eût mieux valu qu'ils ne soient jamais advenus.

*

L'enfance.

À cette époque, toute la lumière du monde était une histoire extraordinaire.

Aujourd'hui, sur les bureaux et les usines, sur les hommes et leurs bourreaux, le soleil ne fait plus que pâler.

*

Deux malheurs distincts et farouchement identiques traquent les hommes dans leur quête de destin: ne pas avoir d'emploi et en avoir un. Si le manque d'emploi les rend plus humains, l'emploi qu'ils ont et qui ne les satisfait jamais les rend pires que le monstre qui sommeille en chacun d'eux.

*

Journées interminables au travail.

Certains jours, je n'existe que dans le fantasme que j'ai de moi-même.

*

Le cul, l'argent, la renommée. Plus que rares ceux gratifiés par les trois. De toute façon, le cul et l'argent suffisent. Et s'il n'y a pas l'argent, il y a toujours le cul. Mais s'il n'y a même pas le cul?

Il y a tous les dossiers qui s'empilent sur mon bureau.

*

Tu as trois ou quatre ans. Un de tes premiers matins de Noël. Le monde pour toi est encore jeu, émerveillement. Pour le moment, il n'y a que tes nouveaux jouets qui t'intéressent: cette piste de course et sa voiture accrochées à un bout de la table de la cuisine. Et il semblerait qu'il n'y a rien au bout de la route imaginaire que

ton bolide miniature se fraie. Aucun instant succédant à cet instant combien précieux de ce matin de Noël dont la valeur te demeurera longtemps inconnue.

Effectivement, tu ne sais pas, tu n'as aucune idée de ce que sera l'avenir, plus particulièrement le tien. Pourquoi te préoccuperais-tu maintenant de ce sujet tandis que le plaisir que te procurent tes nouveaux jouets te réclame? À quoi te servirait-il de savoir qu'un jour tu vas perdre ton emploi que tu auras pris des années à trouver et pour lequel tu auras tout donné? Pourquoi penser à cet homme sérieux, toujours assis dans son bureau, et à qui tu ne seras même pas capable de dire bonjour tellement il t'intimide; cet homme qui décidera de ton sort, qui, d'ailleurs, ne te connaîtra même pas. Le sacrifice de ton congédiement ne sera-t-il pas pour le bien de l'entreprise?

Tu ne sais encore rien de cet autre homme à venir, qui se penchera par terre dans la salle de bain pour ramasser les cheveux tombés de sa tête, qu'il vient de laver, prenant un soin maniaque à faire l'inventaire de tous ceux accrochés à son peigne, chacun semblant lui dire la même chose, avec une exactitude cruelle que rien ne viendra rectifier.

Mais à quoi bon toutes ces horreurs en ce matin de Noël, ces fragments de cauchemar d'une nuit qui, si elle ne vient pas, est peut-être déjà passée. Tout sera fait d'ailleurs pour que cette nuit, avec ce cauchemar-là, te soit épargnée.

Il n'y a rien au bout de la piste. Que des jeux et l'instant pur, que rien ne saurait altérer. Que du bonheur sous les pneus de tes voitures, que seul ton ennui finira par user. Et voilà qu'elles roulent jusqu'aux pieds de celui qui t'accorde une première entrevue...